

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, etc.

Éducation.

Industrie.

Progres.

PARTIE POLITIQUE.

LA LIGUE ANGLAISE CONTRE LA LOI DES CÉREALES.

(Suite.)

Cette organisation, conduite avec une rare habileté, a déjà porté ses fruits. Les efforts de la ligue se sont d'abord dirigés de préférence sur les bourgeois occupés par les petits tenanciers, les petits industriels, les manufacturiers, classe d'hommes en général plus sympathique aux doctrines de la ligue. C'était là en effet qu'il fallait frapper avant de porter la guerre au sein des comités qui sont d'ordinaire sous l'influence immédiate de l'aristocratie territoriale. Les opérations furent rapidement exécutées dans 160 bourgs, et dans 112 d'entre eux l'avantage est resté aux partisans du libre commerce. Depuis lors le mouvement n'a cessé de se propager, et tout indique que l'élite sera encore plus élevée à la prochaine dissolution du parlement. Dans les comités, la ligue a suivi ensuite une marche analogue. En peu de jours la balance en faveur des free-traders s'est accrue de 1,750 pour le Lancashire du nord, de 500 pour le Lancashire du sud, de 500 pour le Middlesex, et ce qui est plus remarquable encore, d'à peu près autant dans les comtés de Chester et d'York. L'importance de ce mouvement a été si bien comprise sur tous les points de l'Angleterre, l'influence que devait donner à la ligue son intervention dans la confection des listes électorales a été si bien sentie par toutes les classes de la société anglaise, que nous nous contentons de rapporter le fait suivant, à savoir que la liste de souscription, ouverte dans ce but à Manchester, le 14 novembre 1844, présente, à la fin de la journée, un revenu de 10,000 liv. st., (100,000 fr.). Partout la ligue essayait de lutter à armes égales et pour ainsi dire de puissance à puissance. Si l'aristocratie anglaise a pour elle l'Église établie, la ligue appelle à son aide toutes les Églises dissidentes, et toutes les multitudes de non-épiscopaux, car pour elles, privées de dons, il n'y a d'autres ressources que la confiance publique. Aussi, dans un court délai, 1,600 ministres protestants répondant à l'appel de la ligue, 700 d'entre eux se réunirent à Manchester de tous les points du royaume; et après une loange et mère de libération, ils déclarèrent qu'ils iraient prêcher dans toute l'Angleterre la cause de la liberté des échanges, comme la seule qui soit conforme à la charité chrétienne. Aussi, grâce à son activité ubiquitaire et à son énergie de tous les instants, la ligue obtint de nombreux succès, quelques-uns même inespérés. Un jour, elle s'empara au point de vouloir transporter la lutte électorale au centre même des positions les plus fortement occupées par ses adversaires, au sein même de la cité de Londres, et le succès couronna, disons mieux, dépassa ses espérances. Son candidat, un monsieur Pattison, qui ne se recommandait aux électeurs que par son attachement aux doctrines de la ligue, l'emporta sur le frère de lord Ashburton, sur M. Baring, soutenu par toutes les influences combinées de la finance et de l'aristocratie. M. Pattison fut élu. Nous connaissons actuellement cette association, désormais célèbre dans l'histoire économique du dix-neuvième siècle, son organisation, sa marche, ses efforts, ses succès. Disons maintenant un mot des chefs qui la dirigent. En effet, qui n'a entendu parler des Cobden, des Bright, des Moore, des Villiers, des Gibson, des Thompson, des Fox, des Wilson, de lord Radnor et d'autres encore qui soutiennent cette lutte de puis sept ans entiers avec un talent, un courage et une énergie admirables? Le chef et l'âme de la ligue est M. Cobden, qui a révélé, dans cette rude et périlleuse tâche, les talents les plus divers et les plus remarquables. Dans l'espace de deux mois, nous le voyons provoquer plus de 100 meetings au sein même de la population agricole. "Là, dit M. F. Bastiat, auteur d'un travail spécial sur la ligue, à la fois économiste, tribun, homme d'État, tacticien, théoricien, il mérite qu'on lui fasse une juste application de ce qu'on a dit de Desbut de Tracy : à force de bon sens il atteint au génie." Les ressources de son esprit sont incroyables. Toujours prêt, tantôt ironique, tantôt sérieux, il semble se multiplier, se varier, suivant les localités et la différence des auditoires. Georges Thompson, quelquefois plus calme, mais souvent plus mordant, plus incisif encore, ajoute à ses qualités brillantes une activité sans bornes et une rare énergie dans le travail. Grâce à ce concours de volontés et de dévouements, les meetings de la ligue sont chaque fois plus nombreux. En outre, elle organise des banquets, des expositions, des festivals que l'heureux concours des dames qui appartiennent en grand nombre à l'association, et comptent parmi ses souscripteurs, transforme en de véritables solennités publiques. L'Angleterre est égarée aujourd'hui sur tous les points par cette ligue formidable qui reçoit de temps en temps des renforts inespérés. Après un an de réflexion un membre influent de l'aristocratie,

un ancien secrétaire d'Etat, lord Morpeth, est venu grossir ses rangs et compte aujourd'hui parmi ses amis les plus inébranlables. Lord John Russell l'ancien chef du cabinet whig, vient aussi de passer aux ligueurs, et leur exemple ne tardera pas sans doute à être suivi par un grand nombre de leurs amis politiques. Aujourd'hui l'état précaire des récoltes sur la majeure partie du continent, les inquiétudes que ressentent les populations au sujet des subsistances, ajoutent encore à la force des arguments de la ligue et à la popularité de ses démonstrations. Tout semble donc indiquer aux esprits attentifs que la vieille Angleterre, ébranlée sur son antique base, est menacée d'une crise sérieuse. Peut-être l'a-t-elle déjà sentie, et les réformes de sir Robert Peel sont-elles le fruit des convictions de cet homme d'État ou le cri de détresse d'une aristocratie assez intelligente pour savoir faire au besoin des sacrifices et abandonner une portion de ses privilèges pour en sauver la meilleure partie? C'est là ce que l'avenir se chargera de nous apprendre; mais toujours est-il que si la ligue triomphe un jour, si Richard Cobden et ses amis voient se réaliser leur programme dans toute son étendue, l'Angleterre du dix-neuvième siècle aura offert au monde un spectacle nouveau dans l'histoire, celui d'une révolution radicale accomplie par la force des idées, non-seulement sans sortir des voies légales tracées par la constitution, mais sans effusion de sang, sans boulets de canon, sans batailles rangées.

PENSIÈRES NOIRS.—De la Régence et des rois oubliés.

- I. Un sage et un fémone par excellence, Salty, adressait chaque matin, au ciel, cette courte prière: "Dieu nous preserve de la peste, de la famine et d'une régence!"
II. Machiavel dit aussi que la royauté n'a jamais été la pire des calamités publiques.
III. Paille au vent, paille au vent, pendant des siècles de cette situation: "Mieux vaut mille fois, dit-il, l'incendie, la contagion, la guerre permanente."
IV. —Épique d'amercœur, d'intrigues, de crimes politiques, une régence cause toujours le déchirement des villes, la misère des campagnes, la ruine des états. La guerre y commence à coup d'épigrammes et finit à coup de canon.
V. —Faut-il rêver d'histoire, et de ces pages où l'avenir vous enlève, sans cesse, au loin, au loin, et mystérieux; "Malheur aux peuples dont le roi porte le bonnet au front et les lièvres sous le bas!"
VI. La monarchie de Charles VI eût-elle bien valu autant de son règne et à la gloire des Médicis.
VII. Enfant de neuf mois, Henri VI, à la mort de son père, est à la fois proclamé roi à Paris et à Londres; Deloit est regardé pour la France, Gloucester pour l'Angleterre. Après de sanglantes luttes et des maux inouis, le vaincu est chassé des deux royaumes; Charles VII reprend la couronne de France, Édouard IV celle d'Angleterre.
VIII. —Catherine de Médicis, régente, provoqua la Saint-Barthélemy et amena les honneurs de la ligue, sous le règne d'Henri III.
IX. —Que d'agitations déplorables sous le règne de Marie de Médicis! Le roi continuellement exilé, Louis XIII s'échappait des jupes d'une femme pour se révéler sous la robe sanglante d'un cardinal.
X. —Louis XIV fut à la régence d'Anne d'Autriche, sa mère, la facile opposition de la Fronde.
XI. —Léopoldine-Chancel et Crèbillon fils nous ont dit, l'un dans sa prose, l'autre dans ses vers, ce que fut la régence de Philippe d'Orléans.
XII. —L'immondité, la débâcle, la corruption des mœurs, le scepticisme le plus absolu distinguèrent, à ces différentes époques, les hommes d'écour des gens de la ville. La France est successivement à la régence des favoris épiques d'Henri III, des ruffins de Louis XIII et des routés du Palais-Royal, qui avaient pour chefs de file le cardinal Dubois et Mme de Parabère.
XIII. —Depuis près d'un demi-siècle, l'Espagne a passé trente ans sous le règne de la minorité; en trente ans de guerres civiles, de dissensions et de drames.
XIV. —Peu de temps avant qu'il ne descendît dans la tombe, Casimir Delavigne se lassait relire quelques scènes des Enfants d'Edouard: "J'espère bien, dit alors le poète, que ma tragédie ne servira jamais de transparent à l'histoire de l'avenir."
—Corsaire.

PARTIE RELIGIEUSE.

New-York.—Le 7 décembre Mgr. McClosky, coadjuteur de New-York; a solennellement fait l'ouverture d'une nouvelle Église dans la ville de New-York; cette Église, placée sous l'invocation de la Nativité de la Sainte Vierge, avait été dernièrement achetée d'une congrégation de Presbytériens.—Le diocèse de New-York est administré par le coadjuteur, pendant l'absence du titulaire, Mgr. Hughes, parti, comme il a été annoncé, pour l'Europe, le 14 décembre, pour obtenir des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de charité.

PHILADELPHIE.—Une retraite spirituelle donnée pour les Fidèles dans l'église de sainte Marie à Philadelphie, a produit les plus heureux résultats. Plus de deux mille personnes ont approché de la Sainte-Table, et plusieurs Protestants ont fait leur abjuration. Les exercices de la retraite étaient donnés par les Jésuites.

FRANCE.—Nous voyons par les journaux que dans la plupart des villes de France les Polonais réfugiés ont fait célébrer des services funéraires pour les religieuses qui ont péri en Pologne, victimes de leur attachement à la loi catholique. Ces persécutions, en ne faisant que redoubler l'esprit de nationalité qui existe chez tous les Polonais, a renouvelé l'esprit catholique dans plusieurs d'entre eux qui n'avaient pas assez réfléchi que la nationalité polonaise est essentiellement liée au catholicisme. Les Polonais en se réunissant étroitement dans un même esprit catholique, augmentent par là leurs forces et hâtent le moment de leur délivrance.

Un fait vient encore prouver que c'est un parti bien arrêté de la part du gouvernement d'assouplir, pour le détruire, le culte catholique au culte grec, et qu'il y procède par tous les moyens.

NOUVELLES CONVERSIONS.

Pendant que la France, à l'appel d'un évêque catholique d'outre-Manche, implore les divines miséricordes en faveur de l'Angleterre, les conversions continuent dans ce pays. On nous écrit de Londres que M. Wells, du collège de la Trinité, à Cambridge, a fait l'adhésion de la foi catholique dans la cathédrale de Birmingham. Le lendemain, deux ministres anglicans sont arrivés à Birmingham dans le même but. Ils sont adonnés, l'un de ces jours, parmi les enfants de l'Église. Le 25 novembre, trois ministres anglicans, les révérends MM. Glennie, Marshall et Corp, ont fait abjuration à Oxford, ainsi que le fils de M. Woodmason, de Littleham.

—L'Allemagne catholique a fait une complète victoire remarquable, ni moins probable que celle du docteur Frédéric Hübler. Son frère en science et son intime ami, le docteur Guillaume Hübler, de Louisbourg, au royaume de Wurtemberg, vient de suivre son exemple, en renouant au sein de l'Église catholique. D'ici il avait acquis en Allemagne une juste célébrité littéraire par la publication de plusieurs ouvrages, et particulièrement de celui qui porte le titre: Le Poète dans la dissolution intérieure; ouvrage qui a produit en Allemagne une sensation profonde, car il met à nu les plus secrètes de l'hérésie protestante. En dernier lieu, il venait de publier un opuscule intitulé: Frédéric Hübler le révoqué. Il avait été longtemps le secrétaire privé du prince de Metternich.

Dans le docteur Hübler, l'Église catholique acquiert un fils d'autant plus noble qu'elle était pour lui un objet de respect, alors même qu'il était environné des tentations de l'erreur; elle trouvera de plus en lui un de ces valeureux champions prémonstrants à sa défense, et que Dieu sait, lorsqu'il est tenté, appeler à elle des rangs de l'armée ennemie.

L'Université d'Oxford a été l'objet d'une correspondance quelques détails sur l'arrivée de l'abbé Simonsino à Rome. Elle est descendue, au soir, le 11 novembre, chez les dames du Sacré-Cœur, à la Trinité du Mont. Elle était admise en présence du saint Père; elle était accompagnée de l'abbé Jelenski son compatriote; le Père Hilg, de la Compagnie de Jésus, avait été également appelé pour servir d'interprète. Le vénérable Religieux, en parlant que le Polonais et le Russe. "Le saint Père, dit la lettre, a été courtoisement ému en entendant le récit des tortures infligées en Russie à ceux qui perséverent dans la foi. — Est-il possible, c'est-à-dire le saint Père, qui pendant sept ans, et sans que tant souffrit, sans que ni moi ni personne de nous en ayons été informé?" L'abbé est âgé de soixante-quatre ans. Sa taille de 64 cent, sa démarche est remarquable à tout souffrir, tient du miracle. Malgré son âge avancé, malgré l'ardeur du jour, suite de ses bourreaux, malgré la pluie et les paysans envoyés sur ses traces, malgré une neige épaisse et une immense distance, elle a pu gagner la capitale, et voir, martyr de sa foi, servir de témoignage à ceux qui doutent encore de la persécution systématique et des horribles exécutions du gouvernement russe. La conservation de sa vie tient elle-même de la prodige; elle a le crâne enfoncé par un coup de talon de la botte de Siemaszko; ses pieds sont gonflés et tendus par les chaînes qu'elle traînait, et son cou porté en avant, la marque de la corde au bout de laquelle ses bourreaux la promenaient dans la rue. Elle était journellement plongée dans l'eau, jusqu'au moment où, la croyant sans forces, ses bourreaux la relâchèrent par un crochets pour l'amener sur le bateau. Comme la douleur l'empêchait de parler, elle n'avait que la force de faire avec la main le signe qu'elle ne consentait pas à apostasier. Alors on la relâcha et on venait. Elle dit avoir écrit une supplique à l'Empereur, pour se plaindre des tortures de Siemaszko. L'Empereur, après avoir lu la lettre, la renvoya à Siemaszko, qui arriva au convent, rouge de colère, et après un torrent d'injure, la souffleta avec la supplique et la frappa au visage. Le saint-Père a ordonné tous ces détails les larmes aux yeux. Sa Sainteté a ordonné au R. P. Hilg et à l'abbé Jelenski de se mettre par écrit le plus scrupuleusement possible.

"Son éminence le Cardinal secrétaire d'Etat (qui fut allé voir, au convent du Sacré-Cœur, la Vierge Mieczyslawska, le jour même de son arrivée à Rome; le lendemain elle avait reçu la visite de son éminence le cardinal Mezzanin).

Presse.—Un voyageur catholique publie le récit de ce qu'il a vu à Berlin, le 20 de septembre, jour où les Russiens célébrèrent pour la première fois leur culte dans une salle publique de cette ville. En sa qualité de Catholique romain, qu'il n'avait aucunement dissimulé, il fut placé en face de la chaire, sans toutefois qu'il pût être plus facilement impressionné par la façade de l'Évêque. La prononce liturgie fut célébrée par le candidat luthérien Demouti, suivant le rit luthérien; le Prêtre apostat Wittig s'était réservé le sermon qui dura d'abord sur leur religion d'ancien, mais qui termina bientôt en invectives contre l'Église catholique, ses rites, ses cérémonies, et se termina par la prophétie qu'il donnait de Hongrie: Rome doit tomber, et Rome tombera.

COUQUIER DE LONDRES.

Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845.

Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845. Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845. Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845. Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845. Nous annonçons l'arrivée pour le 27 décembre 1845.

—C'est triple victoire du mariage sur le célibat a été en excellent odeur parmi nos artistes. Londres et son théâtre français. L'Angleterre n'est plus pour elles, cette terre ennemie de jeux et de ris, cette Tchébaide pleine de brames de tristesses et d'ennuis, cette chartrreuse austère dont chaque individu semble dire à l'individu qu'il rencontre: "Frère il faut mourir." C'est désormais un pays de cocagne, parvenu au niveau des plus joyeux pays, une Aradlie charmante, où la folatritie française trouve des zéles appréciateurs, ou pour les artistes, les succès d'argent suivent les succès d'amour-propre et d'où l'on rapporte le désir et la faculté de justifier les moyens par une fin excellente et morale.

Mais que l'Angleterre et primum garde. Chaque jour le flot étranger emporte une feuille de la vieille et solide enveloppe britannique; chaque innovation qu'elle accepte d'outre-Manche, use la forte empreinte de son individualité nationale. Quand, de la plage de Boulogne, Napoléon menaçait la Grande-Bretagne, on pouvait compter ses régiments et ses vaisseaux, proportionner les moyens de défense aux moyens d'attaque, puis enfin éloigner le danger d'une invasion par l'effet d'une prompte et énergique diversion. Mais ici, l'ennemi ne peut pas se compter; il échappe à toute étreinte par son insaisissable. Il faudrait en effet empêcher les anglais d'aller à Paris s'infiltrer le poison de nos usages, mettre l'embargo sur nos vaudevilles, défendre leur traduction; arrêter nos actrices et nos romans à la douane; proscrire nos modes, nos colifichets, nos couturiers, nos modistes, nos artistes en tous genres; enfin, frapper d'interdit et d'anathèmes les produits délicats du sol français, ses fruits, ses truffes, ses vins, ses lambons et surtout sa cuisine et ses cuisiniers, toutes choses qui altèrent profondément le sens, le goût, le tempéramment, les habitudes et surtout les principes de l'Angleterre. Il y a à quelque dix ans, John Bull faisait Christmas d'une façon convenable et qui lui était propre. Le poisson bouilli, le lièvre aux confitures, les wine-pecs, le roast-beef et le plum-pudding composaient son menu extraordinaire de festivités. L'ale domestique, le Port et le Sherry étaient ses boissons ébriées; il les trouvait délectables et n'en demandait pas d'autres. Quel changement aujourd'hui, mon Dieu! et que maintenant Sparte ressemble fort à Babylone! Tous les grands seigneurs ont aujourd'hui des cuisiniers français, et c'est pitié de voir avec quel dédain ils traitent les viands nationales. Autriche, la Grèce envoyait ses fils en Égypte apprendre la philosophie

et les lois. L'Angleterre, elle, envoie les siens en France pour se former l'esprit, le cœur et la main dans l'art des Chemises et des Soyer. On prise aujourd'hui un Chef intelligent à l'égal d'un levrier des plus retors, et la servante possédant la moindre teinture du Parfum Cuisinier, et connaissant à peu près les principes régulateurs d'un poulet à la Marengo, ou d'un relief à la Financière, est plus estimée que si elle avait les vertus des sept Sages.

Nous dirions avant-hier chez un anglais, hôte aimable, spirituel, compatissant et malheureusement grand amateur des superfluités étrangères. Un sien oncle, arrivant de la Nouvelle-Hollande ou depuis une vingtaine d'années il se livre avec un grand succès à la propagation des espèces ovines et bovines, était un de nos convives. Il avait combiné son voyage de telle sorte, nous disait-il, que c'était au dîner de Christmas qu'il devait revoir sa famille réunie. Impossible de rendre la joie de ce patriarche anglais, de la vieille roche s'il en fut, à l'écœ de ces festins comme sa jeunesse les lui rappelait. Après le premier service qui n'avait rien de trop étranger, qu'un potage, à la Cobourg, on couvrit de huit ou dix plats la table où le roast-beef antique et solennel brillait par son absence. À la vue de ces mets nouveaux, qui résénaient une autre civilisation, l'homme des prairies fut plus attiré que les sénateurs romains quand Caton fit tomber à leurs pieds des figues fraîches apportées de Carthage en trois jours. D'abord il se tut et observa, mais quand l'heure des speeches fut venue, le digne oncle qui n'avait voulu goûter ni au hock, ni au champagne, ni aux crèmes, ni aux charlatans, ni aux paissières d'importation récente, se mit à tonner contre les usages nouveaux, en faisant l'éloge des usages anciens. Il nous démontra par des arguments heuques, mais inutiles à répéter ici, que le relâchement des mœurs, la crise financière, les révolutions de la ligue, les embarras du ministère, l'income-tax et les difficultés à propos de l'Orégon, procédaient inévitablement de l'invasion des coutumes étrangères en général, et de la cuisine française en particulier. Il finit en proposant un toast à la vieille Angleterre et à son roast-beef national. On fit raison au toast et on but, mais il faut en convenir la rougeur au front, comme on boit à un d'écœ qu'on estimait surtout parce qu'il n'est plus.

JOURNAL DES DAMES.

LA VALÉE.

Je ne suis pas d'un naturel superstitieux, observa le capitaine Everard, on plutôt, à l'âge où vingt-deux ans, je ne l'étais pas; mais la vie présente parfois des circonstances si bizarres et si frappantes, que la raison se dessèche à la défiance; et des lors, l'homme se convertit à la foi du merveilleux et du surnaturel; comme s'il se troussait toujours l'esprit des croyances du jeune âge.—Gaston m'a raillé de ce sur moi refus absolu de valser. Cette résolution date de plusieurs années, et j'y persiste toujours.—Il est curieux de connaître des circonstances qui ont sans doute causé cette détermination de ma part, et si ces détails pouvaient intéresser les personnes de cette société, je ne me refuserais pas à les en instruire.